

MINISTÈRE DE L'ÉQUIPEMENT ET DU LOGEMENT

DIRECTION DE L'AMÉNAGEMENT FONCIER ET DE L'URBANISME

SERVICE DE L'URBANISME

SOCIOLOGIE ET URBANISME

~~LA MISE EN PLACE D'UNE COMMUNAUTÉ URBAINE~~
~~LE CAS DE BORDEAUX~~

~~PAR~~

~~MM. Y. AGUILAR et J. J. PLANES~~

ESPACE SOCIAL ET STRUCTURES URBAINES

SOUS LA DIRECTION DE

C. VINCENT

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES DE LYON

DIRECTEUR D'ÉTUDES : **F. DISSARD**

J.-P. TRYSTRAM, Ed.

SEPTEMBRE 1967

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE LYON

ESPACE SOCIAL ET STRUCTURES URBAINES

Pré-enquête dans trois secteurs
de l'agglomération lyonnaise.

Sous la direction de G. VINCENT

ASSOCIATION UNIVERSITAIRE
DE RECHERCHE GEOGRAPHIQUE
ET CARTOGRAPHIQUE

Septembre 1967

INTRODUCTION

Est-il possible de rendre compte des structures urbaines sans se référer à la stratification sociale ? Est-il possible de rendre compte de la croissance urbaine, de l'urbanisation (dont l'urbanisme est un aspect), sans évoquer la dynamique des classes sociales ? (1) Pour ne prendre qu'un exemple, l'avènement de la bourgeoisie, qui, selon une formule fameuse, opère une transformation de tous les rapports sociaux, s'accompagne d'une réorganisation complète de l'espace du logement et de l'espace urbain, bien décrite par P. ARIES : " Il vient un temps où la bourgeoisie s'est retirée de la vaste société polymorphe pour s'organiser à part, en milieu homogène, parmi ses familles closes, dans des logements prévus pour l'intimité, dans des quartiers neufs, gardés de toute contamination populaire ... La nouvelle société assurait à chaque genre de vie un espace réservé, où il était entendu que les caractères dominants devaient être respectés " (2). La restructuration de l'espace urbain exprime donc une nouvelle structure sociale, de même que l'organisation du logement doit être référée à la culture (au sens étymologique) de ce nouveau groupe ; à un nouveau style de rapport entre

(1) De telles questions n'avaient pu manquer de se poser aux équipes de sociologie urbaine qui avaient commencé à travailler antérieurement à celle de Lyon : " La manière dont la stratification sociale se projette sur le terrain n'est pas sans rapport avec le dynamisme de la ville " (F. GAY et A. NICOLLET, " Le Havre, in Sociologie et développement urbain, T. I (1965-66), Page 25).

(2) L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, Paris, 1960, p. 467.

concept à l'écologie (1), on peut appeler dominant un tel groupe. Mais il est probable que plus une catégorie est haut placée dans l'échelle sociale, moins elle a besoin d'être nombreuse pour dominer : le seuil numérique de dominance varierait donc avec les catégories sociales, et on a pensé qu'on pouvait le déterminer en fonction de l'importance de la catégorie en cause ^{dans} l'agglomération, c'est à dire par rapport à l'éventail des pourcentages des catégories dans les différents quartiers. On a admis par hypothèse qu'une catégorie était dominante dans un quartier quand son pourcentage par rapport à la population totale de ce quartier était située dans le tiers supérieur de l'éventail des pourcentages de cette même catégorie pour l'ensemble des quartiers.

Il resterait à vérifier cette hypothèse par une enquête extensive. En attendant, la carte de dominance ainsi dressée nous a permis de choisir trois secteurs, dans lesquels ont été conduites cette année, des enquêtes parallèles visant principalement à étudier les formes et les mécanismes de la dominance. Ces trois secteurs, d'étendue volontairement restreinte pour permettre une enquête dont la première phase devait nécessairement être intensive, sont les suivantes : le secteur Tête d'Or, situé au Nord-Est de la ville, en bordure du parc du même nom (2), très proche du centre, et marqué par une nette dominance des classes supérieures ; - un secteur des Brotteaux situé au Sud du précédent, mais dans lequel les classes populaires sont nombreuses ; - enfin dans une zone très différente, à l'extrémité Sud-Est de la ville, dans le quartier des Etats-Unis, situé à la limite de la commune industrielle de Vénissieux, un secteur où prédominent les ouvriers.

(1) cf. en particulier A.H. HAWLEY, Human Ecology, New-York, 1950, p. 45 et passim

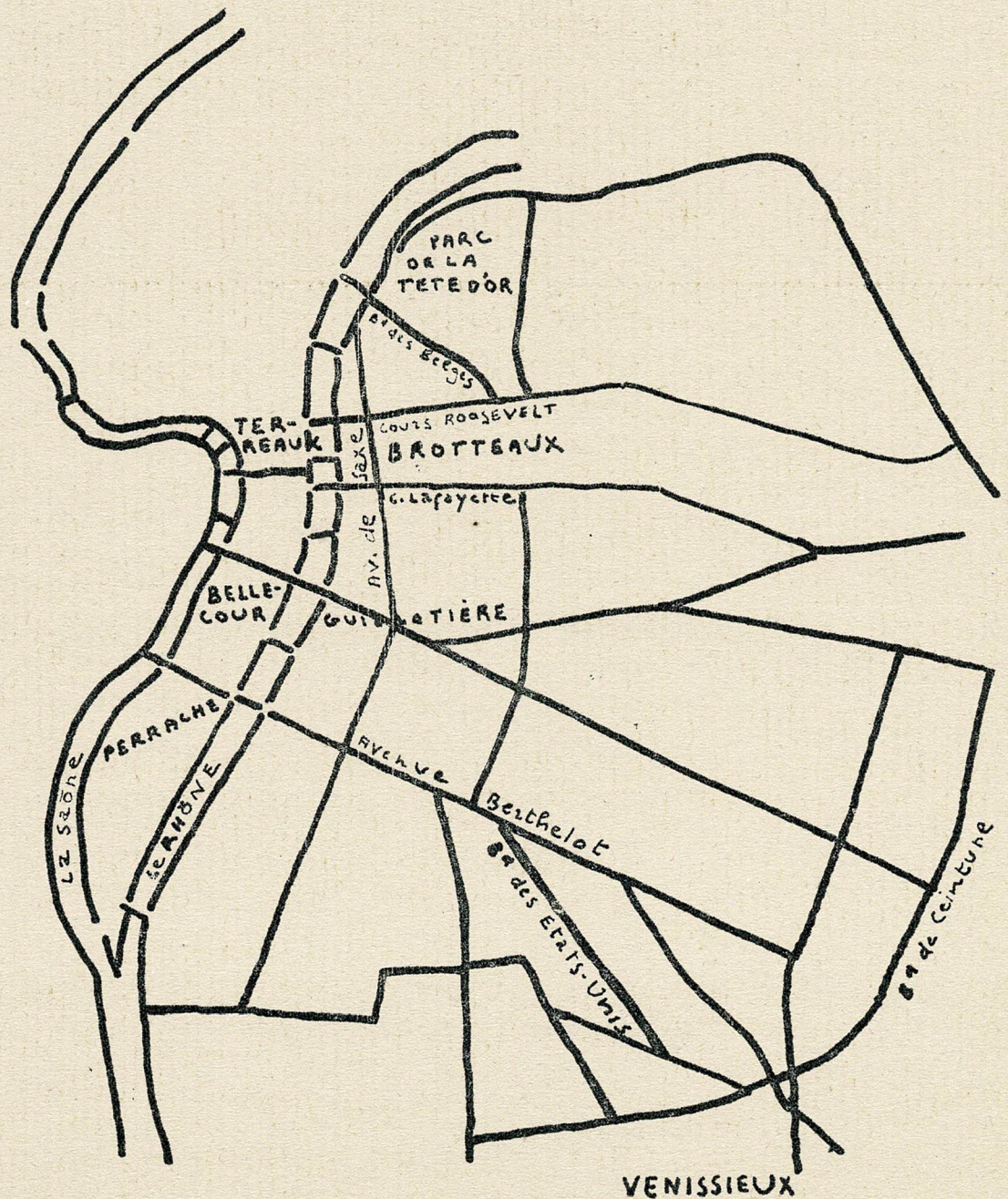
(2) Voir le schéma joint.

types divers et ont divers degrés d'existence ; au cours de l'évolution sociale, certains peuvent disparaître, ou bien leurs rapports avec d'autres groupes peuvent se modifier. Des modifications de l'espace sont corrélatives de cette évolution : pour prendre un exemple banal, la disparition de la ville comme entité spatiale relativement close n'est-elle pas corrélative de la disparition de la Cité comme communauté telle que l'a décrite Max WEBER et de la modification du rapport paysan-citadin ? La question préalable à toute opération d'aménagement est donc la suivante : quels sont les groupes existants, quels sont leurs rapports, et comment vont-ils évoluer ?

L'espace urbain exprime en particulier la stratification sociale : si l'on admet que, selon la formule célèbre, " les valeurs dominantes d'une société sont celles de la classe dominante ", et si l'on remarque que le Centre contient les incarnations et les symboles de ces valeurs, ne peut-on penser que l'opposition centre-périphérie traduit, dans la structure urbaine, les oppositions de classes et la situation de chaque classe, qu'HALBWACHS définissait par sa distance au " foyer des valeurs sociales ". Par là, on pourra peut-être mieux comprendre aussi bien la croissance urbaine (marquée par l'attraction de nouvelles populations maintenues dans certains secteurs de la périphérie, par l'extension du centre et la reconquête d'anciens quartiers populaires dont la population est rejetée plus loin, etc ...) que des comportements tels que la fréquentation des " équipements " de type différent et différemment situés :

Encore faut-il ajouter que l'espace social est un espace vécu, recevant ses significations concrètes du groupe qui l'occupe et y déploie ses activités. Nous proposons d'appeler espace culturel l'espace ainsi marqué, qualifié par le style d'existence (la culture) du groupe. Il suffit d'évoquer l'expérience du " déraciné ", celle de l'exilé, ou simplement nos déplacements dans une ville, pour voir qu'un espace nous apparaît comme étranger s'il est marqué par la culture d'un autre groupe, comme nôtre en

LYON : Situation des secteurs d'étude



PREMIERE PARTIE

HISTOIRE ET STRUCTURES URBAINES

1 - LES BROTTAUX

A l'emplacement actuel de ce quartier, se trouvaient autrefois des terrains en majorité incultes parcequ'inondables, et non reliés à Lyon. C'est en 1760 que MORAND propose d'y réaliser un nouveau quartier, relié à la ville par un pont au niveau d des Terreaux. Cette extension de la ville répond aux besoins d'une riche bourgeoisie, qui ne trouve pas aux Terreaux l'espace nécessaire pour s'établir. Cette extension est rendue possible par la construction d'une digue en amont et se trouve facilitée par le fait que les Hospices Civils sont devenus propriétaires de nombreux terrains. Le plan de MORAND est celui d'un quartier résidentiel en échiquier, avec de vastes perspectives, des jardins et des lieux de promenade.

Ce plan, conforme aux canons d'une nouvelle esthétique urbaine, est adopté, et le pont achevé en 1774 ; de riches maisons commencent à s'édifier sur la place dans le prolongement du pont.

La révolution, entraînant d'une part une diminution de la population, d'autre part, la vente de terrains appartenant à l'Eglise, interrompt cette extension de la ville.

Les Brotteaux se peuplent lentement à partir de 1815, mais du plan de MORAND ne subsiste que le quadrillage des rues. De plus, les Hospices conservent les terrains et les louent avec des baux de faible durée en attendant une situation économique plus favorable. De cette politique de l'un des principaux agents d'urbanisation de la ville, il résulte que le quartier va recevoir une population essentiellement ouvrière. De petites maisons en pisé, seules rentables sur les terrains loués dans ces conditions, abritent les ouvriers que l'industrialisation attire dans les faubourgs de la rive gauche du Rhône.

de rapport, occupés par une autre fraction de la bourgeoisie.

Enfin, dans l'intérieur du quartier, les industries sont peu à peu éliminées et rejetées vers l'Est et le Sud-Est, tandis que les ateliers subsistent jusqu'à nos jours.

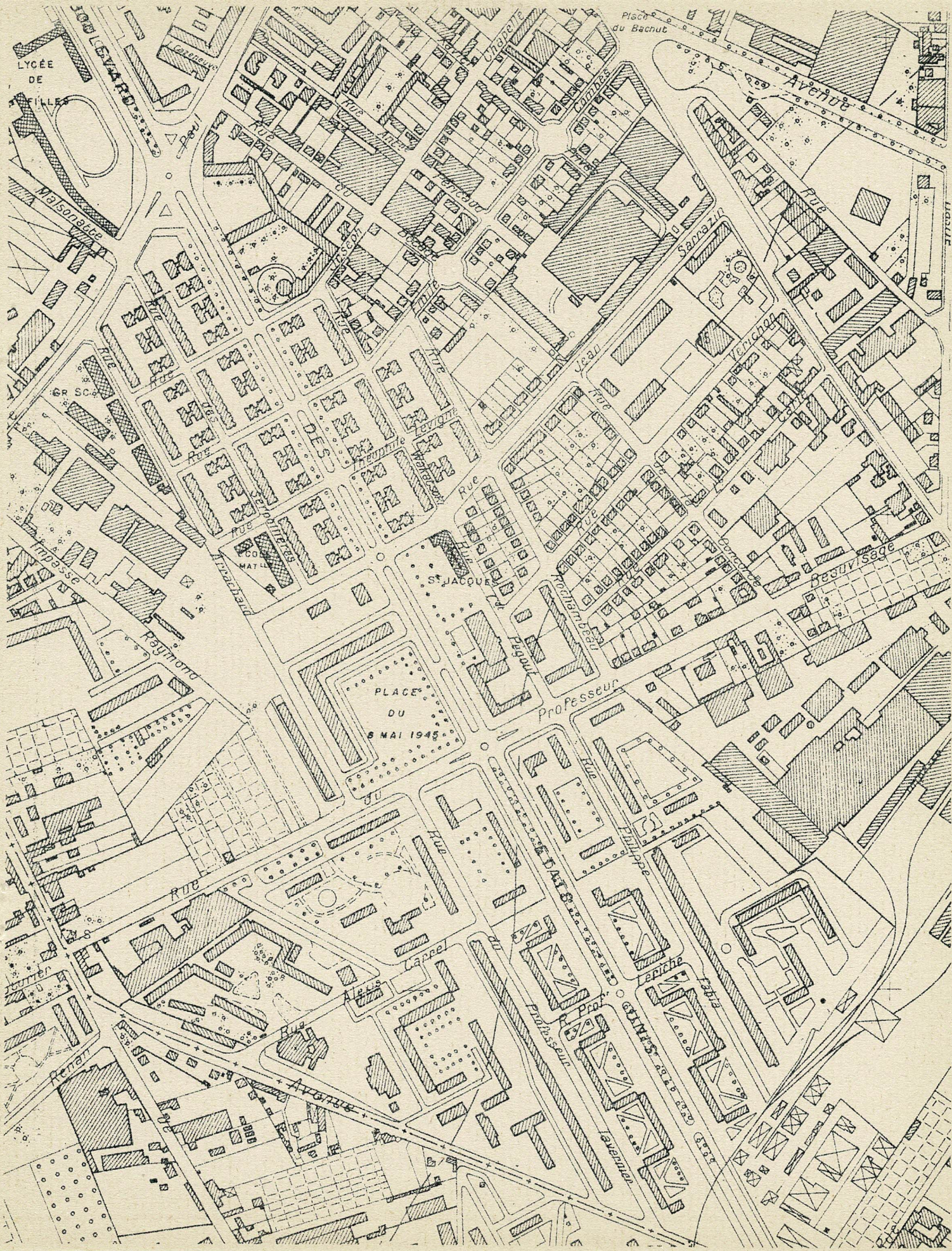
2 - LA " CITE " DES ETATS-UNIS

Le quartier des Etats-Unis est situé sur la rive gauche du Rhône, au Sud de la ville, à la limite de la commune industrielle de Vénissieux. Il fait partie d'une zone, constituée il y a quelques années en un nouvel arrondissement, le huitième, qui est devenue, surtout depuis la seconde guerre mondiale, pour les classes populaires, la zone d'expansion privilégiée de la ville.

Il tire son nom du boulevard, baptisé en 1917, qui en a été l'origine et qui en demeure l'épine dorsale. Celui-ci fait partie d'un ensemble de voies qui convergent vers le centre et suivent parfois le tracé d'anciennes routes, datant du Moyen-Age. Ce boulevard avait été prévu dans le plan d'expansion de la ville dressé à la fin de la guerre, de 1914 par les services municipaux sous l'impulsion d'Edouard HERRIOT, en vue de relier Vénissieux à l'avenue Berthelot, qui est au niveau de la gare de Perrache, la principale voie de circulation en direction du Sud-Est (1). Ce devait, dans l'esprit de ses promoteurs, être un boulevard industriel, rassemblant les usines et les logements et réalisant ainsi une alliance architecturale entre la ville et l'usine : large de trente-cinq mètres, il aurait comporté en

(1) Reliée au quartier de Perrache par le pont Galliéni, l'avenue Berthelot conduit à la route de Chambéry et de Grenoble, ainsi qu'à la route de Vienne, par laquelle s'est, jusqu'à l'ouverture toute récente de l'autoroute, écoulée la majeure partie du trafic vers le Midi. Une autre voie de pénétration dans la même direction existe plus au Nord, au niveau de la place Bellecour, à laquelle elle est reliée par le célèbre pont de la Guillotière. Les deux voies se rejoignent en bordure de l'aéroport de Bron.

Ce fut d'abord, tout au Sud, de part et d'autre, une cité H.L.M. du type d'une opération appelée " opération million " (parce que les trois pièces ne devaient pas y revenir à plus d'un million). Il s'agissait, pour loger les moins fortunés, de jouer sur les prix de construction : les bâtiments étaient sommaires, la construction légère, les cloisons minces , l'insonorisation peu étudiée. Puis, à l'arrière et plus au Nord, des constructions vinrent occuper progressivement les prés dont les premiers habitants gardent encore le souvenir. La frontière Nord de ce nouveau quartier fut marquée par la rue du Professeur BEAUVISAGE, qui coupe à angle droit le boulevard et qui, large au niveau des ensembles neufs, se rétrécit à ses deux extrémités. Oeuvres de promoteurs différents (H.L.M. municipaux, Société lyonnaise d'H.L.M., Société immobilière de construction, groupement interprofessionnel du logement), et construits à des époques différentes, ces nouveaux bâtiments sont divers : des blocs de dix étages voisinent avec de petits blocs à quatre niveaux ; la couleur des volets et des loggias, comme leur forme permettent d'identifier les différents constructeurs. Mais ils ne contrastent guère et leur disposition respecte l'ordonnance géométrique adoptée à l'origine. Aussi le quartier conserve-t-il un caractère d'unité. La largeur du boulevard, la présence de parkings, de cours et de jardins pour les enfants lui donnent un aspect très aéré de cité-jardin, qui est renforcé par la faible élévation de la plupart des maisons, à laquelle ne font exception que les deux blocs parallèles de dix étages. Un nouveau centre commerçant s'est implanté au croisement du boulevard et de la rue Professeur Beauvisage : il groupe en deux ensembles, de part et d'autre de l'artère centrale, quelques grands magasins d'alimentation, une brasserie et des magasins divers ; et il se prolonge dans la partie Ouest de la rue Beauvisage par quelques boutiques au bas des immeubles.



DEUXIEME PARTIE

ESPACE SOCIAL ET CLASSES SOCIALES DANS TROIS SECTEURS DE L'AGGLOMERATION

N.B. — Ne sont donnés ci-après que les principaux résultats des pré-enquêtes effectuées; d'autres renseignements ont été recueillis, des essais de cartographie ont été réalisés, qui ne sont pas reproduits ici.

D'autre part, la diversité des trois secteurs autant que le souci d'éviter les redites nous ont conduit à mettre l'accent, dans les trois monographies, sur des points différents et à donner davantage d'importance à la première, où l'en s'est efforcé de préciser les principaux concepts et hypothèses.

CHAPITRE I

LA CITE DES ETATS-UNIS

A -- DIFFERENCIATION SOCIALE ET DIFFERENCIATION SPATIALE

Le secteur d'enquête comprend donc plusieurs groupes d'habitations, de dates et de types différents; les données du recensement de 1962 permettent de voir qu'ils abritent des populations différentes par leurs caractéristiques.

Sur les quatre groupes d'immeubles, trois présentent une dominance numérique de la population ouvrière - les anciens H.B.M., où dominent les ouvriers qualifiés, les immeubles de l'opération million. où ce sont les ouvriers spécialisés qui l'emportent, mais où la proportion d'employés est plus élevée, les autres H.B.M., où dominent les ouvriers qualifiés, la proportion de cadres moyens étant notable. Par contre, dans les villas, ce sont les cadres moyens et supérieurs qui sont en nette majorité.

Ces données permettront d'interpréter les différences de comportements observées selon les sous-groupes. Mais il faut d'ores et déjà souligner qu'un secteur que les statistiques globales font apparaître comme socialement hétérogène, plus équilibré par exemple quant à la pyramide des âges que certains nouveaux ensembles, est composé en réalité de sous-secteurs beaucoup plus homogènes, occupés par des populations différentes par leurs caractéristiques et leur genre de vie, et de ce fait séparées, on va le voir, par une véritable ségrégation sociale.

B - LES EQUIPEMENTS ET LEUR UTILISATION DIFFERENTIELLE

A travers l'étude classique des comportements de consommation, de loisir, etc.... (étude qui n'a pu encore être poussée au delà du stade de l'observation), on a cherché à saisir comment dans une agglomération ou un secteur de cette agglomération se juxtaposant et se superposent en partie les espaces sociaux propres à chaque groupe. Il ne suffit pas, en effet de parler du rôle de structuration et "d'animation" joué par les divers types d'équipements urbains, ou oubliant que tel commerce ou tel lieu de loisir n'est pas également fréquenté par les diverses classes sociales, autrement dit ne fait pas partie de l'espace social de tous.

LES TYPES DE COMMERCE ET LEUR REPARTITION

Le secteur étudié comporte 72 commerces pour une population de plus de 15.000 habitants. La plupart sont situés sur le boulevard des Etats-Unis, au nombre de 57, ils offrent une gamme variée quoique incomplète, de produits. Disposés de façon traditionnelle le long de cet axe principal du quartier, ils entraînent un mouvement constant de

de familiarité avec le commerçant, typique des quartiers populaires traditionnels, s'observe fréquemment. De petits groupes se forment, où l'on bavarde longuement - une observation attentive (vêtement, langage, etc..) permet de caractériser ces groupes comme composés le plus souvent de ménagères de milieu populaire. Enfin et surtout les interviews révèlent que plus on s'élève dans la hiérarchie sociale moins on a recours au marché forain.

Si le Centre-ville attire d'autant plus, comme on sait, qu'il s'agit d'achats de produits rares et d'acheteurs des classes moyennes et supérieures, les super-marchés récemment installés à la périphérie Est de l'agglomération exercent leur influence dans ce secteur; mais il est remarquable que les familles de classe moyenne préfèrent les Nouvelles Galeries, dont l'ambiance est plus raffinée et distinguée, à "Carrefour".

LES ETABLISSEMENTS SCOLAIRES

L'équipement scolaire du quartier est typique de celui d'un secteur urbain populaire. (1) En laissant de côté les établissements primaires, on trouve un C.E.G. de filles et un de garçons, un C.E.T. de filles recevant des garçons dans les sections commerciales, une annexe de l'Ecole des Métiers et Industrie métallurgiques, une école d'enseignement ménager. Dans toute cette partie de la zone périphérique, on ne trouve qu'un lycée de jeunes filles, de création récente. Dans notre secteur d'enquête, la plupart des garçons vont donc dans les C.E.G.

(1) Sur le lien qui existe entre implantations des établissements scolaires et structures urbaines voire notre étude "La carte scolaire et l'espace urbain" (Rapport ronéoté, Centre de Sociologie de l'éducation, Lyon).

Dans les Comités d'usagers, on trouve 15 cadres moyens ou supérieurs, 10 employés et 9 ouvriers, alors que les usagers sont pour 10,5 % des Cadres, pour 23 % des employés et pour 42 % des ouvriers. D'autre part, alors que les activités "culturelles" et ménagères intéressent davantage les Cadres, les ouvriers utilisent plutôt les services sociaux. Enfin, les entretiens avec la Résidence du Centre et la Conseillère ménagère laissent supposer la coexistence en ce lieu de clientèles différentes, qui se juxtaposent plus qu'elles ne se rencontrent.

Une étude approfondie sera nécessaire pour saisir la signification de ces différences de comportement, et comprendre pourquoi une même institution ne remplit pas les mêmes fonctions sociales par rapport aux différentes classes sociales. La pré-enquête apporte toutefois des indices et autorise des hypothèses. Des femmes d'ouvriers ont déclaré aux enquêteurs qu'elles n'avaient "ni le temps, ni la patience" d'aller au Centre Social, et qu'au demeurant elles "savaient déjà tout ce qu'on y apprenait", il est permis de penser que les individus, en situation de mobilité sociale, à l'inverse, ne "savent pas" comment se comporter, et, rejetant la culture (au sens ethnologique du terme) de leur groupe d'origine, ont besoin d'en acquérir une nouvelle, c'est-à-dire "d'apprendre", comme ils désirent, en fréquentant des lieux comme les cinémas, cafés, etc... du Centre-ville, acquérir au moins les signes de l'appartenance à un statut supérieur. D'autre part, des habitants des anciens H.L.M. ont déclaré aux enquêteurs que "ceux du nouveau quartier" fréquentaient plus le Centre social, alors qu'eux-mêmes n'y allaient pas parce qu'ils avaient leurs relations sur place; qu'est-ce à dire, sinon que des individus

des rapports sociaux (voisinage, associations, etc...) dans la ville moderne.

Les observations encore trop impressionnistes qui suivent ont été centrées sur l'étendue et la nature des relations selon les groupes, sur les lieux où se nouent (ou ne se nouent pas) ces relations.

LES ENFANTS ET LES ATTITUDES EDUCATIVES DES PARENTS

Les enfants jouent un grand rôle dans la vie urbaine, la proximité de certains établissements scolaires conditionne le choix du logement, la sortie des écoles primaires est occasion de rencontre entre parents, les différentes manières d'élever les enfants selon les catégories sociales que la ville juxtapose suscitent des conflits entre voisins ... D'autre part, l'éducation étant transmission culturelle, rien ne manifeste mieux la culture d'un groupe que la manière dont celui-ci éduque les enfants. On a donc prêté une grande attention à ces phénomènes, d'autant plus que chaque fois que les personnes interrogées faisaient état de conflits entre habitants, ils ajoutaient : "c'est une question d'éducation", non de catégories sociales - sans s'apercevoir que cela revient au même.

Deux types extrêmes d'attitudes éducatives ont été observés. Certains parents surveillent étroitement leurs enfants ("On est des ouvriers comme tout le monde, mais quand on aime ses enfants, on doit les élever, s'en occuper") et condamnent ceux dont les "enfants vivent comme ils veulent". Ils redoutent les "histoires" suscitées par les disputes enfantines, et surtout le contact, dans la rue, avec des

un "climat" particulier à chaque partie du secteur d'enquête, à chaque immeuble ou même montée d'escalier. Chaque fois ou presque on a pu constater que certains habitants souffrent de ce climat que le groupe culturellement dominant impose par une réprobation plus ou moins ouverte des autres types de conduite, s'accompagnant de pressions qui vont jusqu'aux plaintes à l'Office des H.L.M. Ici une famille subit des visites jugées intempestives; là, au contraire, une autre souffre de l'isolement où la maintiennent des voisins soucieux des "distances".

L'étendue, la nature et le style des relations varient d'un sous-quartier à l'autre. L'observation extérieure révèle dans les vieux Etats-Unis des conversations fréquentes sur le boulevard, ailleurs des gens assis sur le pas de leur porte. Les entretiens mettent en évidence les relations traditionnelles dans les classes populaires entre habitants d'une même montée. Mais les relations s'établissent sur une aire plus large, celle du "quartier" : l'ancienneté d'habitation (même une partie des jeunes ménages sont nés dans le quartier), la présence de personnes âgées jouant le rôle de "gazettes", ne sont pas étrangères à l'étendue de ce réseau d'interconnaissance familière.

Dans les immeubles de l'opération million, les relations de voisinage sont importantes et dépassent le stade de la simple cordialité. Pour beaucoup de femmes, la visite spontanée et inopinée chez les voisins est une conduite normale. La présence de nombreux employés municipaux crée des liens supplémentaires. Cette grande familiarité, valorisée par les uns, est vécue comme contraignante par

De ce point de vue, le quartier tout entier paraît marqué par des traits culturels caractéristiques des classes moyennes. Les habitants âgés de l'ancien quartier ont signalé une évolution des mentalités : les oppositions politiques et religieuses, autrefois violentes, se sont atténuées, les "militants" ont aujourd'hui moins d'emprise qu'auparavant. Les militants ouvriers ont déclaré ne plus trouver leur place dans les associations. Celles-ci sont dominées par les classes moyennes, et, malgré ou à cause de l'idéologie de la tolérance laïque et de l'apolitisme, les ouvriers en sont exclus. Recrutant préférentiellement dans certains groupes sociaux, peu vivantes (sauf peut-être les associations de parents d'élèves), les associations ne semblent pas pouvoir être considérées comme facteurs d'intégration du quartier. Les efforts faits ici comme ailleurs par des institutions comme la MJC ou le Centre social pour les regrouper, ont été voués à l'échec. Du point de vue de l'urbanisme, on peut donc se demander si de tels "équipements socio-culturels" ne jouent pas davantage le rôle de stations-service pour des individus et de petits groupes affinitaires que de pôles de structuration d'un quartier.

Le repli sur le logement est corrélatif, en particulier chez les cadres supérieurs, d'une véritable fuite à l'extérieur du quartier, en particulier vers le Centre, avec lequel les communications sont, on l'a vu, relativement faciles. Venus aux Etats-Unis parcequ'ils y ont obtenu un appartement fourni par leurs employeurs, ils apprécient le calme, la verdure (relative), la "vue" qu'ils trouvent à peu de distance du centre, mais leur vie sociale est ailleurs. Leur espace habité se limite strictement à l'appartement (aménagé et meublé avec soin), et même la montée d'escalier est parfois perçue comme étrangère et peu honorante lorsqu'il s'agit de recevoir des amis.

Toute organisation urbanistique, en effet, autorise ou interdit, favorise ou entrave un certain style de vie. Les intentions des architectes ne sont pas toujours suivies d'effets (des enfants préfèrent la rue à la cour qui leur était en partie destinée), ou bien ont des conséquences inattendues (la conversation autour du vide-ordures commun, comme autrefois autour de la fontaine ...) Le groupe réagit donc, mais sa liberté de réorganisation de l'espace est très limitée. N'importe quelle structure spatiale ne convient pas à n'importe quelle classe sociale (1), et dès lors l'organisation qui convient à un groupe favorise sa dominance sur les co-habitants.

Sur de tels problèmes, nous ne pouvons encore présenter que quelques observations, néanmoins significatives.

On a déjà vu que la multiplicité et la disposition des commerces dans l'ancien quartier favorisaient le style de vie traditionnel et populaire. Que, par contre, le côté jardin des immeubles conçus par TONY GARNIER, avec ses pelouses, ses bancs et ses portiques, n'est guère utilisé par les habitants.

Dans le nouveau quartier, les familles qui sont venues s'y installer avec de grands enfants ont déclaré avoir eu du mal à s'intégrer: seuls les abords de l'école primaire et les terrains de jeux où l'on accompagne les jeunes enfants sont des lieux où l'on fait connaissance.

(1) Certaines études américaines montrent que ce que nous appellerions "grand ensemble" (de petite taille) convient mieux aux strates supérieures qu'aux strates inférieures.



CHAPITRE II

BROTTEAUX - SUD

A proximité immédiate du Centre, ce quartier tend de plus en plus, aujourd'hui, à en devenir une extension; la " rénovation " chasse les classes populaires qui en occupaient l'intérieur, tandis que les grandes avenues qui le bordent sont peu à peu occupées par les établissements jadis situés uniquement dans le deuxième arrondissement (banques, magasins de luxe, agences de voyage, etc...). Ce secteur est donc privilégié pour notre étude, puisqu'on y saisit d'une part comment la restructuration de la ville est liée à la dynamique des groupes sociaux, d'autre part, comment s'organise un espace sur lequel coexistent les classes opposées dans la hiérarchie sociale.

Catégorie socio-professionnelle du chef de ménage :

C.S.P. Ilots (exemples)	Patrons Prof.lib. Cad.sup. %	Cadres moy. %	Artisans commer. %	Employés %	Ouvriers contrem. %	Autres catég. %
Périphérie						
n° 241 (imm. anciens)	40	4,6	5,7	4,8	25,3	19,7
n° 266 (imm. neufs)	41,9	6,8	6,4	9,9	13,7	21,1
Intérieur						
n° 247	0	9,8	16	13,1	38,6	23,3
n° 249	11,2	5,2	17,3	5,2	53	7,7

guère fréquentée par les jeunes du quartier ; la Mairie du VIème arrondissement a une bibliothèque de quartier et une salle de conférences utilisée par des groupements très divers et répartis dans toute la ville.

Les habitants des diverses classes sociales font leurs achats dans des commerces différents. Ceux de l'intérieur ne font pas leurs courses dans les magasins des avenues jugés a priori trop chers, même lorsqu'il leur arrive de fréquenter des commerces semblables situés dans le centre.

D'autres critères s'ajoutent au prix (subjectivement apprécié) pour sélectionner les diverses clientèles. L'aménagement plus ou moins luxueux et ordonné du magasin des rues intérieures, les classes supérieures et moyenne s fuient le commerce "mal tenu".

Enfin, le style des relations qui s'établit entre commerçant et acheteur, et entre les acheteurs présents dans le magasin, ne convient pas à tous. Les habitants des classes supérieures se sont fréquemment plaints, au cours des interviews, des "plaisanteries déplacées", de la " familiarité ", du manque de discrétion, de la " grossièreté " redoutés dans les commerces de la zone intérieure.

Inversement, les familles ouvrières recherchent les= commerçants avec lesquels on peut bavarder, plaisanter, raconter ce qui vous est arrivé.

Ainsi s'effectue, dans l'espace, la ségrégation, les habitants riches de la périphérie ne font que quelques achats de nécessité dans les petites rues avoisinantes. Ils ne s'aventurent à l'intérieur que pour aller chez l'artisan-tapissier, l'ébéniste...

Malgré cette dominance culturelle qui fait considérer par tous le quartier comme " bourgeois ", y sont disséminés quelques points où un style d'existence différent parvient à se manifester. " Le quartier sympathique, c'est par portions ", dit un interlocuteur ; " Ici, c'est sympathique, tout le monde se connaît " précise un autre.

Les lieux ainsi désignés correspondent, lorsqu'on regarde la carte des équipements, avec des îlots où se trouvent réunis plusieurs commerces d'alimentation et un ou plusieurs cafés. L'observation de ces cafés révèle des conversations générales et bruyantes entre consommateurs qui se connaissent.

Une opposition entre deux styles de vie et une lutte pour la dominance s'observent même à l'intérieur d'un bloc H.L.M. qui se dresse à l'Est du secteur. Bien que peuplé en grande majorité d'ouvriers, il est le théâtre de violents conflits entre familles. Les unes se plaignent de ce que " on ne peut pas faire un pas dans la cour sans que tout le monde le sache ", de ce que les gens leur font sans cesse des réflexions et des remarques, qu'ils viennent sans cesse demander un service, emprunter quelque chose. Et elles ajoutaient " Nous on aime bien être chez soi ". Elles se plaignent encore de leur " langage vulgaire ", de leur cancanerie ", de ce qu'on leur " fait la tête " parce qu'elles ne visitent pas les autres. Elles déclarent ne pas aimer " les potins de baraque ", ne pas aimer lier conversation avec n'importe qui. Une dame nous a déclaré : " je ne vais pas m'asseoir sur les bancs de la cour car il faudrait bavasser avec ces dames et toute la " pègre " du quartier. Une autre s'est plaint que lorsqu'elle a

de suivre l'évolution de ces deux familles, de voir si leur repli forcé va progressivement entraîner la découverte des "vertus" de la vie familiale, et par là d'autres modifications, bref de savoir jusqu'où peut se manifester la dominance, et si un mode d'insertion nouveau par rapport au quartier n'entraîne pas une modification globale du mode de vie.

CHAPITRE III

TÊTE D'OR

Le secteur d'enquête a pour liaison l'avenue de Grande-Bretagne, le boulevard des Belges et la rue Duquesne (qui, devenue récemment grand axe de circulation a introduit une coupure, et a perdu beaucoup de ses fonctions par rapport au quartier.

Il est peuplé d'environ 7.000 habitants, et il est considéré comme le quartier résidentiel des catégories les plus favorisées de la population lyonnaise.

Une première observation a porté sur l'aspect général du secteur et sur une esquisse de typologie des immeubles.

Au Nord-Est et à l'Ouest, le quartier jouit d'une situation de plaisance particulière : d'un côté le célèbre parc de la Tête d'Or, de l'autre, le cours du Rhône et la vue sur les collines de la Croix-Rousse. C'est là que l'on trouve une bourgeoisie relativement ancienne, habitant des hôtels particuliers qui bordent le parc, ou les immeubles anciens de "grand standing", bordant les avenues à peu près dépourvues de magasins.

Les résidences récemment construites le long du parc ou dans certaines rues intérieures, sont occupées surtout par

catégories supérieures trouvent souvent l'équipement commercial insuffisant, tout en rejetant l'idée que des commerces d'alimentation s'installent en bas des immeubles qu'elles habitent. Manifestant ainsi leur refus de l'équipement commercial typique des quartiers traditionnels et populaires ; elles souhaitent davantage de vitrines de magasins de luxe (boutiques de mode, antiquaires, etc...^o, et semblent attacher une grande importance à l'aspect architectural des immeubles (façade, porte et hall d'entrée, dont la qualité est spontanément soulignée dans les entretiens). On saisit ici l'affirmation des marques distinctives de l'espace culturel par rapport à celui des autres classes.

Si certaines catégories des classes supérieures recourent aux super-marchés périphériques, la signification de ce comportement est probablement autre que dans le cas des classes moyennes et populaires (1), on s'y rend régulièrement pour effectuer les provisions alimentaires de base de façon économique et éviter, dans une certaine mesure le long recours quotidien aux multiples petits commerçants locaux, selon le modèle de conduite typique des classes populaires.

Dans le groupe de femmes d'ingénieurs interviewées, la fidélité à certains de ces commerçants n'est en aucune façon fondée sur la relation personnelle, mais sur le fait qu'ils peuvent fournir tel produit ou telle " marque " de moutarde, de whisky, etc...)

(1) Voir ci-dessus la fréquentation des super-marchés dans le quartier des ETATS-UNIS

même un avantage, on n'a pas n'importe qui comme clients... Il y a des gens qui méritent d'être connus "(laitière) ; "Le voisinage nous procure des satisfactions" (autre commerçant, à propos des immeubles de standing nouvellement construits).

De son côté, la bourgeoisie traditionnelle regrette que la rénovation fasse disparaître des petits commerces et un certain type d'artisans ; plusieurs femmes de ce milieu, interrogées sur les gens qu'elles connaissaient dans le quartier, ont parlé de visites faites à d'anciennes femmes de ménage. Ces divers signes ne révéleraient-ils pas, entre la bourgeoisie ancienne et certaines catégories des classes moyennes et populaires un type de rapports paternalistes analogue à certains égards à celui qui liait, dans le village traditionnel, le "châtelain" aux fermiers ?.

Parce qu'elle détruit un mode de vie, et un certain équilibre des différents modes de vie, la transformation du secteur semble très souvent ressentie de façon négative. Elle s'est manifestée d'abord par l'élargissement de la rue Duquesne, située dans le prolongement du tunnel routier. Le rétrécissement des trottoirs et la suppression de platanes, l'accroissement de la circulation automobile, l'installation de stations-service, interdisent la promenade, les jeux des enfants, les bavardages sur le pas-de-porte. Dans les magasins et les cafés qui ont subsisté, on a recueilli fréquemment la remarque "Plus personne ne s'arrête maintenant"), et même l'ouverture des fenêtres des appartements. Quelques-unes des fonctions sociales essentielles de la rue est ainsi été supprimées.

Dans les rues intérieures, les grands immeubles, généralement en copropriété, remplacent peu à peu les vieilles maisons. Les catégories moyennes et inférieures de la population regrettent d'être chassées "le quartier nous plaisait, rien d'autre ne nous plaît... On ne sait pas où aller ; on ira où le service du relogement nous dira..." "La bourgeoisie traditionnelle déplore autant l'architecture des nouveaux immeubles que leurs nouveaux habitants. "Avec les immeubles de douze étages, on ne voit plus rien" ; "Dans les Résidences, ce sont des enrichis";

parle de la disparition commencée des "baraques" et des
"cours des miracles.

C O N C L U S I O N

L'interprétation compréhensive des conduites des habitants, ci-dessus esquissée, appelle une vérification par une enquête extensive. Aussi il ne saurait être question d'entreprendre pour l'instant une comparaison systématique des trois secteurs étudiés, aboutissant à l'affirmation de lois. Tout au plus peut-on relever certaines constantes dans les observations effectuées, et montrer dans quelle mesure les concepts et hypothèses éclairent les faits.

On ne peut manquer d'être frappé d'abord par la ségrégation qui s'accomplit dans l'espace, même entre strates proches dans la hiérarchie sociale : entre employés et ouvriers, entre ce que d'aucuns appelleraient la " nouvelle classe ouvrière " et l'ancienne, entre ancienne bourgeoisie et jeunes cadres supérieurs, habitant des immeubles voisins ou le même immeuble. Que ce soit à l'échelle de la ville ou du " quartier " les mêmes équipements sont inégalement et différemment utilisés, les mêmes éléments urbains remplissent des fonctions différentes pour les diverses classes sociales : telle rue sera pour les uns un lieu de relations d'un certain type avec les voisins, les commerçants, pour les autres une simple voie de passage.

Il s'ensuit que le fait d'habiter ou de fréquenter le même espace ("quartier", immeuble ...) n'entraîne en aucune façon l'identité des espaces sociaux : la famille dont le chef appartient à la catégorie cadre supérieure, qui ne fréquente

TABLE DES MATIERES

LYON

ESPACE SOCIAL ET STRUCTURES URBAINES

	page
INTRODUCTION.....	61
Première partie : HISTOIRE ET STRUCTURES URBAINES....	69
I - Les Brotteaux.....	71
II - La "Cité" des Etats-Unis.....	75
Deuxième partie : ESPACE SOCIAL ET CLASSES SOCIALES DANS TROIS SECTEURS DE L'AGGLOMERATION.....	79
I - La Cité des Etats-Unis.....	81
a) Différenciation sociale et différenciation spatiale.....	81
b) Les équipements et leur utilisation différentielle.....	83
c) Relations sociales et espaces culturels..	88
d) Urbanisme, architecture et espace sociale.	94
II - Brotteaux-Sud.....	99
III - Tête d'Or.....	107
CONCLUSION.....	121

TABLE DES MATIERES GENERALE
=====

BORDEAUX

	page
LA MISE EN PLACE D'UNE COMMUNAUTE	
URBAINE.....	3

LYON

ESPACE SOCIAL ET STRUCTURES	
URBAINES.....	61

